

M A R C U S M A L T E

INTÉRIEUR NORD

Nouvelles

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Zulma, 2008 ;
2020, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Intérieur nord*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z

Ils marchent sur la ligne indivise de l'horizon comme si c'était le dernier jour ou le tout premier de la création. Silhouettes grises. De frères esquisses, de simples ébauches au fusain jetées sur un fond uniformément blanc.

Il y a parmi eux, semble-t-il, des hommes, des femmes, des enfants, certains ne faisant qu'un avec leur monture, cheval ou mulet, voire créature d'une espèce jusque-là inimaginée tel le monstrueux résidu du croisement entre une autruche et un hippocampe. Il y a des chiens ou des loups allongeant démesurément le cou vers le sol gelé. Tous portent des haillons de givre. Bien peu de choses les distinguent si ce n'est que les hommes peut-être chantent ou prient sans bruit dans leur tête.

Ils avancent lentement. Maigre cohorte sans ordre apparent, sans hiérarchie, sans flambeau ni étendard. Soit qu'ils ont perdu tout cela en route, soit que tout leur reste encore à conquérir.

On ne sait pas ce qui les porte.

L'un d'entre eux parfois arrête ses pas et scrute les alentours, sourcils froncés comme s'il reniflait avec les

yeux. Il n'y a rien. À perte de vue la surface de la terre se montre plane et nue ainsi que le ciel au-dessus et les deux s'absorbent et se reflètent en une unique et immense plaque de lumière pâle. À perte de vue. Celui-là se remet en branle. On ne sait pas ce qui les meut, on ne sait pas ce qu'ils recèlent en eux d'espérance ou de crainte, de foi ou de terreur.

Des fuyards, des exilés, des éclaireurs, des lépreux, des soldats en déroute, des soldats en campagne, des explorateurs, des fantômes, des princes sans royaume : nul ne sait.

Parfois l'un d'entre eux se replie mollement sur ses membres inférieurs et s'effondre sur place pareil à un pantin aux fils soudain rendus lâches ou rompus. Il y a fort à parier qu'il ne se relèvera pas. Que la nuit recouvrira telle quelle la masse inerte de son corps, et la nuit suivante, et la nuit des temps.

Les autres continuent. Peut-être est-ce cela qu'ils cherchent : de loin en loin un cairn solitaire fait de chair et d'os confits dans la glace, seuls points de repère sur leur chemin. Les restes de ceux qui les ont précédés. Ce serait la sagesse même. Car, à bien y songer, toute autre trace paraît vaine. Tout autre héritage. La route des morts est la seule qui tienne.

Oui, mais les morts se ressemblent. Alors il n'est pas exclu qu'ils soient déjà passés par là. Qu'ils suivent leurs propres pas et fassent et refassent le même itinéraire. Il n'est pas dit que ces dépouilles à qui ils s'en remettent ne soient pas celles de leurs mères ou de leurs fils ou de leurs frères naguère laissés à l'abandon. Il

n'est pas dit finalement que ce ne soient pas les leurs.

Alors ce serait donc ça – les fameuses âmes errantes ? Dieu qu'elles ont l'air misérables, en effet. Et les limbes seraient ce continent glacé où elles évoluent entre la terre blanche et nue et le ciel blanc et austère ?

Tant de légendes ont couru.

Cependant la troupe est en marche, et de quelque nature que soient ceux qui la composent, ils persévèrent, ils s'acharnent, ils ne renonceront pas. Et toujours autour d'eux le silence et le froid. Et toujours en eux, peut-être, les chansons et les muettes prières.

On leur avait pourtant prédit que l'hiver serait long.

M U S H E R



Il reste aujourd'hui quelques plaques blanches accrochées au versant nord des collines. Dans la vallée l'herbe est d'un vert sale, presque jaune. Il tombe une petite pluie fine. L'hiver est passé. Le gros de l'hiver. Ici en bas nous ne verrons plus la neige pour cette année, j'en prends le pari. Il me semble qu'on en voit de moins en moins chaque année. Peut-être l'effet de serre, le climat qui se réchauffe. C'est ce qu'on dit.

Les chiens sont tranquilles. Je ne les entends pas. D'habitude à cette heure ils commencent à s'agiter, ils ont faim, ils réclament. Mais là, rien. Pas un qui bronche. Ils ont l'air d'attendre quelque chose. Quoi ? Je ne sais pas.

Ils n'ont pas couru depuis quinze jours. Seize, exactement. La saison a été courte. C'est pas évident, surtout pour les plus jeunes. Black, Lucky, Fiskan. Avec ceux-là il faut que ça bouge. Trois jours sans cavalier et on ne les tient plus. Ils devraient déjà être là à tourner comme des lions en cage. Mais non. Même eux, on dirait qu'ils sont devenus complètement amorphes. C'est pas normal.

Le climat. Les chiens. Tout ça et le reste. En fait, je ne sais plus trop ce qui est normal ou pas.

Demain matin je les sortirai. Faudra que je me remue. On ira sur le plateau. Au pied des Trois Goules, paraît que ça tient encore par là-haut. C'est le vieux Bernard qui m'a dit ça. La dernière couche. À peine deux doigts d'épaisseur mais dure comme de la roche. Gelée. De la banquise d'après le vieux. Tant mieux. C'est juste ce qu'il nous faut. J'aime quand ça glisse. Les chiens aussi. On ira faire un tour. Demain. Aujourd'hui je ne me sens pas. J'ai pas le courage. Demain.

Je pense à eux. À elle. Je pense toujours à elle, c'est plus fort que moi.

Le feu prend mal, c'est à cause de ce temps. Tout est humide. Ça fait de la fumée, c'est tout ce que ça fait. J'aurais dû rentrer le bois plus tôt, avant que ça se mette à tomber. Encore une chose que j'aurais dû faire et que je n'ai pas faite. C'est de ma faute, y a rien à dire. Maintenant c'est trop tard. Faut attendre que ça sèche. Ça peut prendre du temps. Ça peut être très long ces histoires-là.

En attendant je ferais mieux d'aller préparer leur gamelle, avant qu'il soit trop tard pour ça aussi. Ils vont finir par crever de faim. En silence, peut-être, mais ils crèveront quand même. Et moi avec. C'est pas ce que je nous souhaite.

Je ne peux pas m'empêcher de regarder au bout

du chemin. J'entends des bruits de moteur même quand il n'y en a pas. C'est le vent. Ou c'est rien du tout, c'est juste dans ma tête. L'autre jour une voiture est arrivée pour de bon. J'étais dans la cuisine, je ne me suis même pas levé pour voir. Je ne pouvais pas. Impossible de bouger. J'avais le cœur qui cognait, je ne respirais plus. Mais c'était juste René qui m'apportait le courrier. C'est rare que j'en reçoive. Il m'a demandé si ça allait. Je devais faire une drôle de gueule. Je ne lui ai même pas proposé un coup à boire. Il a dit qu'on ne me voyait plus au village en ce moment. C'est vrai, on ne me voit plus. « J'ai du boulot, je lui ai dit. Des bricoles à finir. » Il a hoché la tête comme s'il comprenait. Il n'a pas insisté.

C'est idiot. Elle ne reviendra pas. Jamais. Je le sais. Elle me l'a dit. Elle n'est pas du genre à parler en l'air. Faut bien que je me rentre ça dans le crâne. Tu ne reviendras pas.

C'était elle qui conduisait, en arrivant. Une petite Renault. Une voiture de location, immatriculée 69. C'était le 1^{er} janvier au matin. Le premier jour de l'année. Il faisait un soleil magnifique. Il a fait soleil tout le temps qu'ils sont restés. Elle s'est garée dans la cour. Je ne suis pas sorti tout de suite. Je les observais par la fenêtre. J'aime bien voir la tête des gens avant qu'ils voient la mienne. Elle est descendue de la voiture et elle a fait le tour pour aller ouvrir la portière du type, côté passager.

Ça m'a fait bizarre. Elle pouvait avoir vingt-quatre, vingt-cinq ans, et lui la soixantaine environ. Je me suis pensé : qu'est-ce que c'est que ce vieux pingouin qui se fait tenir la porte comme un prince ! Je croyais avoir tout pigé du premier coup. Un vieux plein de pognon et sa petite poupée de luxe. Y en a comme ça. Mais après tout, ce n'était pas mon problème. Les clients font ce qu'ils veulent, ça ne me regarde pas.

Les chiens n'ont presque pas gueulé, ça aussi ça m'a paru bizarre. Y en a deux ou trois qui ont commencé mais ils se sont arrêtés d'un coup. Les bêtes sentent des choses que nous autres on ne peut pas sentir. Tous les deux, ils se tenaient debout dans la cour. Ils étaient habillés comme la plupart des citadins qui viennent à la montagne. Un peu plus classe. Des vêtements de marque. Je suis sorti pour les accueillir.

Le type m'a fait un grand sourire et m'a tendu la main. « Je suis Anthony Cole, il a dit. Tony. Et voici Lauren. » La fille m'a tendu la main aussi et elle m'a fait le même sourire que lui, mais elle n'a rien dit. Il portait une alliance, pas elle. Elle avait des lunettes noires, je ne voyais pas ses yeux. « Votre demeure est superbe », a dit encore le type. Il avait l'air de le penser vraiment. Il parlait très bien, avec juste un léger accent anglais ou américain.

La fille a sorti les bagages du coffre. Il y avait deux gros sacs et une petite valise en cuir. Elle a

pris les deux sacs, lui a pris la valise. Je les ai laissés faire.

Je leur ai donné la plus grande chambre, à l'étage. De toute façon je n'avais pas d'autres réservations. Ils avaient loué pour deux semaines. Et payé d'avance. Le type y tenait. C'est lui que j'avais eu au téléphone, deux mois plus tôt.

Je ne me suis encore jamais demandé pourquoi justement ici. Pourquoi moi. Je n'arrive pas à me dire que c'est uniquement le hasard. Je crois que ça me ferait mal que ce soit seulement ça.

Saloperie de flotte. Je suis trempé. Pour rien. Kalix n'a rien voulu bouffer, et les autres c'est guère mieux. À ce compte-là ils auraient pu attendre jusqu'à ce soir, ou demain. Je ne sais pas ce qu'ils ont. Je ne les ai jamais vus dans cet état. Ils font peine à voir.

Peut-être qu'ils l'attendent, eux aussi. Peut-être. Comment savoir ?

On ne peut pas dire qu'elle était vraiment belle. En tout cas, pas le genre de beauté qui en jette. Je me suis même dit que, quitte à payer, le vieux aurait pu s'en choisir une un peu mieux. Je me suis dit que ça ne devait pas manquer les filles comme ça.

C'est au tout début que je me faisais ce genre de réflexions. Je ne les connaissais pas. On a la tête farcie d'idées toutes faites et c'est pas facile de s'en dépêtrer. Maintenant je comprends. Si je me repasse

tout le film à l'envers, en partant de la fin, ça s'explique. La façon dont ils se comportaient entre eux. Leur façon de se parler, de se toucher même. De se frôler. Souvent quand il était assis sur une chaise ou sur le fauteuil en train de lire, elle se mettait debout derrière lui et elle lui caressait les cheveux. Ça durait un bon moment. Après, il lui prenait la main et il embrassait ses doigts. Le bout de ses doigts. Tout doucement. Sans se retourner. Elle, elle posait le menton sur son crâne et ils restaient comme ça sans bouger. C'était comme si je n'étais plus là. Dans ces moments-là, je veux dire. Je n'existais pas. Ils étaient seuls, comme des gens qui ont des secrets qu'on ne peut pas connaître. J'avais l'impression que c'était moi l'étranger dans leur maison.

Et puis ils avaient une façon de se sourire, aussi. Entre eux. Chaque fois qu'ils se regardaient. Des sourires pleins de... pleins de tendresse. Oui. De la douceur et de la tendresse. Tout ça, ça ne collait pas vraiment avec ce que je m'étais imaginé au départ. L'histoire du vieux barbeau et de sa poupée. Non. Ça ne marchait pas. Je m'en suis rendu compte assez vite. En fait, ils avaient simplement l'air de s'aimer. Et c'était exactement ça qu'ils faisaient, tous les deux : ils s'aimaient. Et plus je les regardais, plus je me disais que c'était un véritable amour, quelque chose de profond, quelque chose qui vient de loin. Y en a pas beaucoup qui connaissent.

C'est quand j'ai vraiment réalisé ça que les choses ont changé. Pour moi. Dans ma tête. Je ne

sais pas pourquoi. Y a cette espèce de colère qui est entrée en moi et qui ne m'a plus quitté, une colère sourde, comme un truc qui me bloquait le souffle, ça me gênait pour respirer. On ne peut rien y faire. C'est dur d'avoir tout cet amour juste là sous son nez et de ne pas pouvoir y toucher. De ne pas en avoir sa part. C'est très dur.

Les jours s'allongent. Tant mieux. Je ne supporte plus la nuit. Je dors mal. C'est pas à cause des cauchemars, je n'ai pas besoin de dormir pour ça. Je gamberge trop. Ça me rappelle quand j'étais même. Certaines nuits. Y a des fois où la vie est trop compliquée à comprendre. Trop lourde. Ça pèse. Ça fait peur. Ces nuits-là je ne disais rien, je prenais mon coussin et j'allais m'allonger par terre dans le couloir, devant la porte de mes parents. Ils devaient le sentir. Le matin je me réveillais toujours dans mon lit. Je ne sais pas lequel des deux me ramenait pendant que je dormais. Mon père ou ma mère. Je n'ai jamais su.

Ça m'avait passé, ces histoires, et maintenant ça me reprend. Mais ils ne sont plus là. Y a plus personne pour me porter.

L'autre soir un des chiens s'est mis à hurler à la mort. Je crois que c'était Kalix, encore lui. Mais je n'en suis pas sûr. Je n'y suis pas allé. Je suis resté couché sur mon lit à l'écouter. Ça a duré longtemps. C'est bizarre mais j'avais l'impression de parfaitement le comprendre. J'aimerais pouvoir

hurler comme ça. À la place, je me suis foutu à chialer. Merde, c'est vrai. J'ai pleuré. Une vraie fontaine. Y avait des années et des années que ça ne m'était plus arrivé. Je ne me rappelais même plus comment ça faisait. Je ne me suis pas endormi avant le jour.

Ça ne change rien. C'est pas ça qui la fera revenir. Même si elle le savait.

Un jour tu m'as demandé s'il y avait une femme dans ma vie. Une fiancée. Une petite amie au village ou ailleurs. « Pardonnez-moi, je suis sans doute trop indiscrette ? »

J'ai répondu non. Non, vous n'êtes pas trop indiscrette. Et non il n'y a pas de femme dans ma vie. Ni petite amie. Personne en vue. « Je suis tout seul », j'ai dit.

« Oh non, Jacques, vous n'êtes pas tout seul. Ne dites pas ça. Vous avez vos chiens. Ils sont merveilleux, vous savez. »

Je n'ai plus su quoi répondre. Je me suis demandé si tu étais sincère ou si tu te foutais de ma gueule. Je regrette. J'aurais dû mentir. J'aurais dû te dire oui. Oui à tout. Y a pas mal de choses que je regrette.

Le matin ils partaient tous les deux à pied. Elle passait son bras sous le sien. Je les regardais s'éloigner sur le chemin. Ils marchaient lentement. Ils allaient jusqu'au village. Ils s'installaient à la

terrasse de chez Georges, au soleil. Ils buvaient du café et du thé. Ils passaient la matinée là-bas. Je les ai aperçus quelques fois en allant faire les courses. Ils me faisaient un petit signe de la main. Comme on salue quelqu'un qu'on connaît, un copain, un voisin. Je les saluais aussi. Je ne m'approchais pas.

Georges a commencé à me charrier, à cause d'elle. Georges et quelques autres. Les habitués. Ils disaient que je devais pas m'ennuyer, la nuit, quand le vieux roupillait. Ils disaient que si je savais y faire, je pouvais toucher le gros lot : la poulette et le pognon du baron en prime. Bancocu ! Ce genre de conneries. Ça les faisait marrer. Je les laissais dire. C'est pas des mauvais gars. Ils étaient comme moi, ils n'avaient encore rien compris. Ils ne pouvaient pas deviner.

Par contre, après le... après l'accident, y en a plus un seul qu'a ouvert sa gueule. Pas devant moi, en tout cas. Plus personne n'avait envie de ricaner. À part cet abruti de Fanfan. Un des gendarmes. Un copain d'enfance. Il arrêtait pas avec ses sous-entendus aussi gros qu'une maison. Lauren était encore là, dans la même pièce. Bon Dieu, je l'aurais bouffé, ce con !

Lauren. Lauren... Elle avait les yeux noirs, finalement.

Elle avait un cou très fin. Des oreilles très fines. Un visage un peu pointu comme une belette. Elle attachait ses cheveux en arrière et le soir elle les

détachait. Il y avait toujours une longue mèche qui s'échappait et qui lui passait en travers de la joue, jusqu'au coin des lèvres. Parfois elle soufflait dessus. Parfois tu la mordillais et tes cheveux étaient tout mouillés au bout.

L'après-midi je l'avais pour moi seul. Enfin, c'est comme ça que je le ressentais. Après manger on embarquait les chiens et tout le matériel et on partait se balader. Juste elle et moi. Cole restait à la maison pour se reposer. C'est ce qu'il disait. Je n'en demandais pas plus.

Je l'ai emmenée un peu partout dans le coin. Aux Arçons, à Grève, au Pas du Loup, aux Trois Goules aussi, tous ces endroits où on peut courir et laisser filer. C'était bien tombé en décembre, la neige était bonne. En plus on était hors saison, les vacanciers étaient repartis, on avait le plateau rien que pour nous. C'était vraiment bien.

Les chiens l'ont tout de suite adoptée. Je fais toujours attention, surtout la première fois, quand ils ne connaissent pas les gens. Ils ne sont pas sauvages mais on ne sait jamais les réactions qu'ils peuvent avoir. Les chiens sont des chiens, faut jamais l'oublier. J'ai un ami, un musher québécois, qui dit même que les chiens sont des loups qui s'ignorent. Parfois ils peuvent s'en souvenir. D'instinct. J'ai vu certains clients qui se jetaient dessus comme si c'étaient des nounours en peluche. Et pas que les mêmes. Les chiens

n'apprécient pas forcément. En général il faut leur laisser un petit peu de temps pour qu'ils s'habituent.

Avec elle, ça s'est passé à la fois très vite et tout en douceur. Je me souviens qu'elle m'a demandé lequel était le plus âgé. Je lui ai dit que c'était Rock et elle s'est approchée de lui en premier. Elle a ôté ses gants et elle lui a fait sentir ses mains. Puis elle lui a parlé. En anglais. Je ne sais pas ce qu'elle lui racontait mais il avait l'air de comprendre. « C'est un Alaskan, j'ai dit. Il va avoir treize ans. » Il la regardait avec ses yeux bleus, sans remuer d'un poil. Ça a duré un bon moment. Ensuite elle a fait la même chose avec chacun des chiens de l'attelage. Elle allait les voir l'un après l'autre, elle leur tendait les mains et elle leur parlait. Dès le premier jour elle a su leurs noms à tous et elle ne les a plus oubliés. En tout, il y en a trente-sept. Trente-sept chiens. D'habitude les gens ont tendance à se mélanger un peu les pinceaux, ils confondent. Mais pas elle. Elle ne s'est jamais trompée. On aurait dit qu'elle les connaissait depuis toujours et les chiens c'était pareil de leur côté.

À chaque fois qu'on faisait une pause elle recommençait son manège avec eux. J'aimais beaucoup cette façon qu'elle avait de leur parler et de les caresser. C'était comme quand elle caressait ses cheveux à lui. À Cole. La même tendresse. Je n'ai jamais vu les chiens aussi calmes, aussi paisibles.

Je n'ai pas eu grand-chose à lui apprendre. Ça paraissait tellement simple, avec elle. Je lui ai même demandé si elle était sûre de ne jamais avoir conduit un traîneau avant ça. Ça l'a fait rigoler. « Dans une autre vie, peut-être, elle a dit. Qui sait ? » Je lui avais mis Yol en tête, pour être plus tranquille, mais je suis certain que n'importe quel chien aurait fait l'affaire. Un vrai musher du Grand Nord. Je la laissais partir devant avec son traîneau. Parce qu'elle aimait ça. Et parce que j'aimais la regarder.

Au bout de cinq ou six sorties, je lui ai proposé de ne plus prendre qu'un seul traîneau pour deux. Un seul attelage. C'est quelque chose que je ne fais pas, en principe. Jamais. Elle le savait. Elle a paru un peu étonnée. Un peu amusée aussi. Je lui ai dit que ce serait elle qui conduirait. Je la laisserais faire. « C'est une expérience », j'ai dit. Elle me regardait avec un drôle de petit sourire. Au bout d'un moment, elle a dit : « Pourquoi pas ? »

Dix-huit bêtes. D'emblée. J'avais décidé. Dix-huit chiens, un attelage de princesse. Je voulais que ça déménage et je garantis que ça l'a fait, même à deux sur les patins. C'est sûrement ça qui lui a plu. En tout cas, tout s'est très bien passé et on a pris l'habitude de fonctionner de cette façon, jusqu'à la fin.

Je me tenais debout tout près d'elle, vraiment tout près. Mes mains à côté des siennes. Le bout de son écharpe me fouettait la figure. Elle portait un bonnet blanc. Je voyais des petites mèches de che-

veux qui dépassaient, derrière ses oreilles. De temps en temps elle me souriait. Elle avait l'air heureuse. C'était tout ce que je pouvais faire pour elle. Je suis sûr que ce n'était pas seulement un rêve.

Est-ce que les chiens ont vu la différence ?

Parfois je me disais qu'il n'y avait pas de raison que ça s'arrête. Je me disais qu'on aurait pu continuer comme ça des jours et des jours. Jusqu'au bout. On aurait pu se perdre, personne ne nous aurait retrouvés. Ou bien on aurait pu s'arrêter quelque part dans la forêt et se bâtir une petite cabane, un vieux poste de charbonniers que j'aurais retapé et on aurait vécu là pour le restant de notre vie. Juste toi et moi et les chiens.

Le pire, c'est que je le pensais sérieusement. J'étais prêt à le faire. Je ne te l'ai jamais dit. Je ne t'ai jamais parlé de tout ça. Dieu merci. La seule bêtise que je n'ai pas faite.

On rentrait à la nuit tombée. Cole était assis près de la cheminée. Il levait la tête et il te souriait et il disait : « Alors, ma chérie ? »

Je me demande pourquoi je prends encore la peine de me déshabiller et de me coucher. L'habitude. C'est comme ça que ça marche. Se laver, s'habiller, boire, manger. Même respirer.

Ce soir j'ai mangé deux pommes vertes, acides. C'était tout ce qui restait. Je me suis forcé à les finir. Demain, faudra aussi que je refasse le plein

de bouffe. Et j'achèterai le journal. Ça fait un moment que je ne suis plus au courant de rien. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe dans le monde. Si ça se trouve on est en guerre et je ne le sais pas. Ou bien une énorme météorite nous arrive droit sur la gueule. Ça pourrait expliquer le comportement des chiens.

Depuis la fin de mon service militaire, j'ai toujours vécu seul. J'ai pas mal de potes. Je connais tout le monde au village et tout le monde me connaît. Je suis né ici. Mais il n'y a personne de réellement proche. Personne qui ait partagé ma vie, ne serait-ce que quelques mois. Ce n'est même pas une question de choix. Je m'aperçois que je n'ai rien fait, ni pour ni contre. C'est comme ça. À vrai dire je n'y avais même jamais réfléchi. Ça ne me manquait pas. Jusqu'à ce que je la rencontre. Maintenant j'ai l'impression d'avoir laissé passer ma chance, si on peut appeler ça une chance. C'était elle ou personne. Je suis sûr de ça. Alors ce sera personne.

C'est pas de passer ma vie tout seul, qui m'an-goisse, c'est de la passer sans toi.

Demain j'irai chez le coiffeur, aussi. Je me ferai raser la tête.

Entre eux ils parlaient anglais le plus souvent, mais jamais quand je me trouvais dans la même pièce. Par politesse, je suppose. Lauren n'avait aucun accent.

Le soir après le repas on passait un moment tous les trois à discuter. Avec le recul, je me rends compte qu'ils m'amenaient toujours à parler de moi. J'imagine que c'était pour se forger leur opinion. Savoir si j'étais « apte ». Sans le faire exprès, j'ai dû réussir l'examen. S'ils posaient des questions, j'y répondais. Je n'ai rien à cacher. Je n'ai rien inventé non plus. Ma vie n'est pas particulièrement palpitante, mais d'une certaine façon j'avais envie que Lauren la connaisse. Qu'elle me connaisse. C'était encore une manière de lui dire : voilà ce que j'ai, voilà ce que je suis, voilà ce que je te propose. J'espérais que ça lui plairait. Dans mon esprit c'était uniquement à elle que je m'adressais. J'essayais de lui parler comme elle parlait aux chiens. Avec cette même douceur. C'est peut-être ça qui les a convaincus.

Ils m'écoutaient. Il avait la main posée sur l'accoudoir et elle avait la main posée sur la sienne. Je regardais ailleurs.

En quelques jours ils ont appris pas mal de choses sur moi. De mon côté je ne savais à peu près rien d'eux et je n'en sais guère plus aujourd'hui. Cole était dans les affaires, mais j'ignore quelle sorte d'affaires. Ils habitaient dans une petite ville au sud de Londres. Ils allaient souvent à Paris. « Pour le plaisir. » Lauren avait fait une partie de ses études là-bas. Je ne sais pas quelles études. C'étaient des amis à eux qui leur avaient parlé de la région. Ils leur en avaient dit le plus

grand bien. Voilà.

Ils montaient se coucher vers les dix heures, dix heures et demie. C'était elle qui donnait le signal. Elle lui pressait la main. « Il est tard », elle disait. C'était un des moments les plus difficiles. Quand je vous voyais grimper l'escalier tous les deux. J'entendais vos pas dans le couloir. J'entendais la porte de la chambre se refermer.

Je restais là en bas jusqu'à ce que le feu s'éteigne, jusqu'à ce que les cendres soient froides. Je ne pouvais pas m'empêcher de guetter les bruits. Une fois je suis même monté derrière eux, en silence. J'avais enlevé mes chaussures comme un voleur. J'ai collé mon oreille à la porte. C'est vrai, j'ai fait ça. Je suis resté quelques minutes à écouter. Je n'ai rien entendu. J'ai eu honte de moi. La nuit suivante je suis allé me coucher avant eux.

Il a fallu moins d'une semaine pour que je tombe complètement amoureux de Lauren. C'était la première fois que ça m'arrivait. Elle n'a rien fait pour ça. Ou, si elle l'a voulu, je n'y ai vu que du feu. Mais je ne pense pas. Ça aurait été diabolique de sa part. C'est une fille bien. Je m'en suis voulu à mort de l'avoir prise pour une sorte de... de putain. Je m'en veux encore. Lauren, si tu m'entends de là où tu es, si tu peux lire dans mes pensées : pardonne-moi. Ça et le reste.

C'était devenu insupportable de voir tous vos sourires et vos regards entre vous et tout cet amour. J'aurais tout donné pour être à la place de Cole.

Même les chiens, Lauren, je les aurais laissés s'il l'avait fallu. Je les aurais abandonnés. Même les chiens. Tu sais ce que ça veut dire.

Je reconnais que c'était un homme qu'on pouvait aimer. Il avait dû être très beau dans sa jeunesse. Il avait des yeux très clairs, pas du tout comme elle. Il me faisait un peu penser à cet acteur américain qu'on voyait beaucoup avant. Je ne me rappelle plus son nom. En plus maigre, peut-être. Une belle allure, comme disait ma mère. Et c'était un homme intelligent et cultivé. Et gentil. Un type bien, lui aussi. C'est vrai.

Il avait trente-deux ans de plus qu'elle. Je continuais à me dire qu'il y avait un truc qui clochait là-dedans, et pas seulement à cause de cette différence d'âge. Y avait autre chose. Je ne les voyais pas comme un couple normal, un simple couple en vacances ou en voyage de noces ou je sais pas quoi. Même si c'était évident qu'ils s'aimaient. Je n'arrivais pas à les imaginer en train de faire l'amour.

J'aurais dû poser des questions, moi aussi. Suffisait de demander. Ou encore mieux, j'aurais pu comprendre tout seul. Mais j'ai rien pigé. Pas une seule seconde ça ne m'est venu à l'idée.

J'étais aveugle, Lauren. J'étais aveugle.

Paul Newman. C'est lui, l'acteur américain.

Un matin, en vidant la poubelle de la cuisine, j'ai trouvé par hasard une sorte de petite boîte en

carton, toute plate. Ça ressemblait un peu à une boîte de crayons de couleur. Ça m'a intrigué. Je l'ai ouverte. À l'intérieur il y avait cinq seringues usagées.

À partir de ce jour, j'ai fouillé la poubelle tous les matins. Une seule fois j'ai retrouvé la même boîte. Il y avait encore cinq seringues. Discrètement j'essayais d'observer les bras de Cole, et ses bras à elle aussi. Je cherchais des traces de piqûres. Je n'ai rien vu. Je me suis dit que ça pouvait être ailleurs que sur les bras. N'importe où. Impossible de vérifier.

Si tu savais tout ce que j'ai pu imaginer. J'ai même interrogé un gars que je connais, l'air de rien. Il avait fait des études d'infirmier. Ça ne m'a pas avancé à grand-chose. Des piqûres, ça peut servir à tout et n'importe quoi. Ça peut être pour se shooter ou ça peut être un traitement contre le diabète, contre l'hépatite, contre un tas d'autres maladies. Y a mille explications possibles. Tout dépend du produit qu'on met dedans. Évidemment.

C'est à cause de ça, uniquement à cause de ça, que j'ai décidé de fouiller votre chambre. Il fallait que je sache. J'étais inquiet, tu comprends ? Je ne sais pas au juste ce que je comptais y trouver. Quelque chose qui m'aurait rassuré. Quelque chose qui m'aurait prouvé qu'elles étaient pour Cole, ces saloperies de seringues, et pas pour toi.

Un matin, pendant que vous étiez au village, je

suis monté. J'ai ouvert la porte. J'ai jeté un œil. J'ai ouvert les tiroirs des tables de nuit. J'ai ouvert les tiroirs de la salle de bains, à côté. Il n'y avait rien. J'ai ouvert la grande armoire. J'ai vu la petite valise en cuir, sur l'étagère du bas. J'ai hésité un moment. Pas longtemps. J'ai ouvert la valise.

Quand j'ai vu ce qu'il y avait à l'intérieur, j'ai eu peur. Oui. Très peur. C'est la première chose que j'ai ressentie. Un réflexe. Ça peut sembler curieux mais c'est ainsi. Je suis resté quelques instants à regarder, complètement paralysé. Puis j'ai refermé la valise et j'ai refermé l'armoire. Je suis ressorti de la chambre sans toucher à rien d'autre.

Tu ne savais pas ça, pas vrai ?

Il est trois heures du matin et je ne dors pas. Si je ferme les yeux, je vois tes dents. Je vois ta bouche. Quand tu parlais aux chiens. Quand tu mordillais tes cheveux. Je vois ton sourire quand tu as découvert le Paradis. Un sourire triste. Chez toi il doit être deux heures, ou quatre heures, je ne sais plus. Je me dis qu'il y a juste cette petite heure qui nous sépare. C'est idiot.

J'ai fini par me relever. Je regarde par la fenêtre de la cuisine. Je ne vois que du noir. Des gouttes sur la vitre. Il pleut toujours. Tu regrettais qu'il n'ait pas neigé durant ton séjour. Pas une seule fois. Tu aurais voulu voir la neige tomber.

Depuis que tu es partie, je ne suis pas retourné dans cette chambre. Même pas pour passer un

coup de balai. Rien n'a bougé. Juste un peu plus de poussière, je suppose. Il y avait une chanson qui disait la même chose : « *J'ai laissé le lit comme elle l'a laissé...* » Bernard Lavilliers, je crois. Tu ne dois pas connaître. « *J'ai laissé mon cœur comme elle l'a laissé... Attention, fragile... Attention, fragile...* »

Faudrait que je retrouve le disque.

Ces derniers temps, il m'arrive aussi de penser à mes parents. Assez souvent, en fait, alors qu'avant je n'y pensais quasiment jamais. Ils sont morts dans un accident de voiture. Il y a bientôt treize ans de ça. Ça s'est passé à vingt kilomètres d'ici, sur la route de La Tranche. Ils allaient faire leurs courses au supermarché comme tous les samedis après-midi. Dans une grande ligne droite la voiture a dévié, personne n'a su dire pour quelle raison. Il n'y avait ni brouillard ni verglas. Ils ont franchi un petit fossé sur le bas-côté et sont rentrés dans le mur d'une maison en ruine. Ils ont été tués sur le coup. Mon père ne buvait pas. On peut imaginer des tas de choses.

Ils s'appelaient Pierre et Isabelle. Isabelle et Pierre. Ils sont partis ensemble, tous les deux. C'est bien. Ils étaient mariés depuis vingt-trois ans. Je n'ai pas le souvenir de les avoir jamais vus se disputer.

Sur le coup, je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas réussi. Je me suis demandé si je les avais suffisamment aimés. Autant qu'ils le méritaient. Après l'enterrement j'ai passé toute la nuit dehors, dans l'enclos,

avec les chiens. Rock venait tout juste de naître.

Je me demande si les chiens te manquent.

Ça ne rime à rien. Tout ça. Ça veut vraiment rien dire.

L'après-midi du 12 janvier, on est partis avec les chiens comme les autres jours. J'avais prévu d'aller aux Arçons mais en chemin j'ai changé d'avis. Nous sommes montés jusqu'au plateau de La Croix-Blanche. Je ne l'avais encore jamais emmenée de ce côté-là. J'ai pensé que ça lui plairait.

On a glissé sur des kilomètres sans s'arrêter. En traversant le bois des Fayolles elle a soudain tendu le bras pour me montrer quelque chose. Un chevreuil. Elle était certaine d'en avoir aperçu un. J'ai regardé mais je n'ai rien vu.

À la sortie du bois nous avons fait une pause. Il était déjà tard, normalement nous aurions dû faire demi-tour à ce moment-là et rentrer. Mais j'ai voulu continuer encore. Je savais exactement où je voulais aller. Lauren n'a rien dit. Elle me faisait confiance.

On a poursuivi dans la même direction pendant près d'une demi-heure. Puis j'ai arrêté les chiens. La piste n'allait pas plus loin. Je suis descendu du traîneau et j'ai dit : « Venez. J'ai quelque chose pour vous. » Elle m'a suivi sans poser de questions. On a laissé les chiens et on a marché entre les rochers sur une centaine de mètres. « Voilà, j'ai

dit. On est arrivés. »

Je ne t'ai pas quittée des yeux. Je voulais voir ton visage quand tu découvrirais ça. Je voulais t'éblouir.

Tu t'es d'abord approchée de la croix. Lentement. Tu as cherché une inscription sur le socle en pierre mais il n'y en a aucune. Puis tu as dépassé la croix et tu t'es avancée sur le belvédère. Jusqu'au bord. À cet instant, ma poitrine s'est serrée et j'ai failli te crier de faire attention, mais je me suis retenu. Tes pieds se sont posés à quelques centimètres du précipice. Tu n'as plus bougé. Sous toi il y avait quatre cent cinquante mètres de vide. Nous étions parvenus à l'extrémité du plateau. De ce côté-ci, il se termine par cette falaise abrupte, parfaitement verticale, comme si une main gigantesque avait tranché la roche d'un seul coup pour l'arracher au reste du monde. Certains disent que c'est la main de Dieu.

Le ciel était totalement dégagé. La vue s'étendait sur des kilomètres. Un horizon presque sans limite. Très loin vers l'ouest on pouvait même apercevoir le massif du Mont-Blanc. Le soleil était bas et ça faisait une lumière rose violette sur les sommets des montagnes, sur les glaciers. C'était grandiose.

Je me souviens que tu es restée un long moment à contempler tout ça en silence. Moi, je te regardais. Tout ce que tu voyais, je le voyais à travers tes yeux.

Un faucon a crié et son cri s'est répercuté contre la paroi de la falaise. Tu t'es tournée vers moi et tu m'as demandé : « Est-ce que cet endroit a un nom, Jacques ? »

J'ai dit oui. J'ai dit : « On l'appelle : le Pas du Paradis. »

Et là tu as hoché doucement la tête et tu as eu ce drôle de sourire. Triste. Ce n'était pas ce que j'attendais. Ce que j'espérais. « Ne restez pas si près du bord, j'ai dit. C'est dangereux. » Je t'ai tendu la main et tu l'as prise. Puis tu l'as relâchée. Brusquement j'ai senti les larmes me monter aux yeux. Mais j'ai tenu bon. Je t'ai raconté l'histoire du Paradis. L'histoire de ce petit groupe de maquisards, pendant la guerre. Ils avaient passé de longs mois cachés dans une grotte à deux kilomètres de là. Mais les Allemands ont fini par les débusquer. Les gars se sont enfuis à travers le plateau. Après une longue traque, ils se sont retrouvés ici, au bord du gouffre. Piégés. C'était en plein hiver, comme aujourd'hui. Ils étaient six. Parmi eux il y avait deux frères. Quand les soldats allemands se sont approchés, l'aîné a craché par terre dans leur direction. Puis il a pris la main de son frère et ils se sont jetés ensemble dans le vide. Le plus grand avait dix-neuf ans et le plus jeune dix-sept. Quand leurs compagnons ont vu ça, ils ont fait la même chose. Tous, sans exception. Plutôt que de se laisser prendre, ils ont préféré sauter. Les Allemands n'ont pas bougé.

Ça s'était passé là. Exactement là où tu te tenais.

« C'est une belle histoire », tu as dit.

Le faucon a crié encore une fois. Je l'ai cherché du regard mais je ne l'ai pas vu. Il y avait deux traînées d'avions dans le ciel, qui formaient une autre croix blanche.

Est-ce qu'ils l'ont trouvée belle, eux, cette histoire ? Ces six pauvres gars qui sont morts. Si on leur avait vraiment laissé le choix... Non, Lauren. Je ne crois pas. Ce n'est pas ça, une belle histoire.

Sans Yol nous ne serions jamais rentrés. C'est elle qui nous a guidés pour le retour. Il faisait nuit. On a glissé dans le noir, toi et moi, sans parler. Je ne peux pas dire pourquoi mais j'ai pensé que c'était la dernière fois. Je ne me suis pas trompé.

S'il s'arrête de pleuvoir je nettoierai l'enclos. Grand nettoyage de printemps. Avec un peu d'avance.

J'ai mal aux reins et j'ai les yeux qui me brûlent. Je me suis endormi sur la table de la cuisine. À peine une petite heure. J'ai fait un rêve. J'ai rêvé que j'étais en traîneau, avec un immense attelage, des dizaines et des dizaines de chiens, j'en voyais plus le bout. On allait à une vitesse incroyable. On fonçait tout droit vers un grand ravin. Je le savais. Mais j'avais beau hurler, le chien de tête était trop loin pour m'entendre. Finalement on est arrivés au ravin et je les ai vus disparaître les uns après les autres dans le vide. Puis ç'a été mon tour.

J'ai senti le traîneau basculer. J'ai dégringolé de ma chaise et je me suis réveillé en sursaut, assis sur le plancher. Je ne savais plus où j'étais. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru que j'étais mort. J'ai crié ton nom.

Je ne suis pas un spécialiste des rêves, mais celui-là me semble pas bien difficile à analyser. Je me suis senti assez minable, vautré par terre comme ça. J'ai presque eu pitié de moi.

Musher... Musher... Musher...

Dans le Grand Nord, certains chercheurs d'or ont dû abattre leurs chiens et les bouffer pour ne pas crever de faim. D'autres les ont dépecés et ils ont vendu leurs fourrures, juste pour avoir de quoi se payer un billet retour. Ils n'avaient rien trouvé.

Je vais faire du café. Je vais prendre une douche. Je vais attendre que le jour se lève et que la pluie s'arrête.

Ce soir-là, le soir où nous sommes revenus du Paradis, Lauren et Cole sont restés enfermés longtemps dans leur chambre. Je les attendais pour souper. Puis ils sont descendus et on a mangé en silence. Il y avait quelque chose de changé dans leur attitude. Ils ne souriaient pas. Ils ne se regardaient même pas. Lauren gardait les yeux fixés sur son assiette. Elle semblait un peu nerveuse. Elle a renversé deux fois son verre. La deuxième fois, j'ai cru qu'elle allait éclater en sanglots. J'ai pensé qu'ils s'étaient peut-être disputés. À la fin du repas,

elle a insisté pour m'aider à débarrasser. Je l'ai laissée faire.

Ensuite, Cole est allé s'installer dans le fauteuil, près de la cheminée. Lauren l'a rejoint. Elle ne s'est pas assise à côté de lui, elle est restée debout. Cole et moi, nous avons bu une infusion, toujours sans dire un mot. C'était une atmosphère étrange. Au bout d'un moment Cole a posé son bol et il a commencé à parler.

Il m'a parlé de sa maladie. Une saloperie qui le bouffait de l'intérieur. Un mal incurable. Aucun espoir, les médecins étaient unanimes. Il a insisté sur ce point parce qu'il fallait vraiment que je l'intègre et que je réalise : il n'y avait aucun espoir.

Il a dit qu'il souffrait, bien sûr, mais pas nécessairement comme on peut l'imaginer. Il a dit que la douleur physique n'était pas le plus difficile à supporter. Pour cela, il y avait les médicaments, les drogues, toutes sortes de choses. En revanche, il n'existait aucun traitement contre l'attente elle-même, qui est pire que tout. Combien de temps, encore ? Est-ce que c'est pour aujourd'hui ? Pour demain ? Après-demain ?... « Songez à un condamné à mort dans sa cellule, qui ignore la date de son exécution. » On ne peut pas fermer les yeux et faire comme si de rien n'était. On ne peut pas oublier. On ne peut tout simplement pas penser à autre chose. Il a dit que cette attente était devenue intolérable. C'était ça, à présent, le véritable poison qui le rongait. Plus que la maladie.

Plus que l'idée même de mourir. Il a dit qu'ils étaient deux à en souffrir. Il y avait lui et il y avait Lauren. Et la souffrance ne se partage pas : elle s'accumule.

Il parlait d'une voix calme. Il n'avait pas peur. Il s'est arrêté un instant et j'ai regardé Lauren. Elle était debout devant la cheminée. Il m'a semblé que ses mains tremblaient légèrement. Que ses lèvres tremblaient. C'est terrible, mais la première pensée qui m'est venue, c'est que si Cole mourrait, Lauren serait libre. Je m'en suis voulu et j'ai essayé de rejeter cette idée. J'ai pensé aux seringues. J'étais soulagé que ce ne soit pas pour elle. Je n'arrivais pas à éprouver de la peine pour lui, ni de la pitié. Par contre j'étais jaloux de la peine qu'il lui causait, à elle. Je me suis aussi demandé pourquoi il me racontait tout ça maintenant. Qu'est-ce que j'avais à voir dans cette histoire ?

Cole a repris.

Il a dit qu'il avait déjà essayé d'en finir. Deux fois. Deux tentatives, deux échecs. Un désastre à chaque fois. Il n'y arrivait pas. Il n'en avait pas le courage, c'est tout. Tout seul, il ne parviendrait pas à mettre fin à son supplice. Et Lauren ne pouvait pas l'aider non plus. Ils y avaient pensé mais elle ne pouvait pas, c'était impossible.

Il a dit que ce qu'il me demandait était bien plus qu'un service : c'était une faveur. « Une immense faveur », c'est ce qu'il a dit. C'était quelque chose de très délicat mais il estimait que je

pouvais comprendre, et accepter. Il a dit qu'il fallait que cela cesse et qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Mais peu importe les raisons, dans le fond. Il n'y en a pas de bonnes ni de mauvaises. C'était son choix, dans la mesure de ce qu'il pouvait encore choisir. C'était leur choix à tous les deux. Lauren et lui étaient d'accord. Ils avaient pris la décision ensemble. Ils ne me connaissaient que depuis très peu de temps, mais ils pensaient que j'étais quelqu'un de bien. Une personne digne de confiance. Sensible. Humaine. Ils n'auraient pas laissé leur sort entre n'importe quelles mains. Il a dit qu'il était désolé d'avoir à m'imposer ce choix, à moi aussi, et qu'il le respecterait de toute façon, quel qu'il soit. Il a dit que je pouvais refuser, ni lui ni Lauren n'en aurait moins d'estime pour moi.

Après ça, il s'est tu et il s'est calé au fond du fauteuil comme si c'était fini. Il me fixait bien droit au fond des yeux. Moi, j'ai relevé la tête et j'ai vu que Lauren me fixait aussi. Ses yeux brillaient. Ils étaient magnifiques.

« Je ne comprends pas », j'ai dit.

C'était vrai. Je ne comprenais pas. Je ne voyais toujours pas où il voulait en venir. Ou peut-être que je ne voulais pas voir. « Quel choix ? », j'ai dit. Cole a eu un léger soupir. Il s'est penché de nouveau. Il a dit : « Imaginez qu'un de vos chiens se soit blessé, en pleine montagne. Mortellement blessé. Il est là, couché dans la neige devant vous,

en train d'agoniser. Il ne peut pas bouger. Il ne s'en sortira pas et vous le savez. Il souffre. Il souffre terriblement. Plus le temps passe et plus il souffre. Alors, qu'est-ce que vous faites, Jacques ? Imaginez. Qu'est-ce que vous faites ? »

J'ai essayé d'imaginer, comme il me le demandait. J'ai vu Sheily, toute blanche, et j'ai vu du sang sur la neige.

« Je ne sais pas », j'ai dit.

Cole a secoué la tête.

« Oh, si, Jacques. Vous le savez. Vous le savez très bien. »

Il y a eu un moment de silence. Le feu faiblissait. J'ai pensé qu'il faudrait que je rajoute une bûche mais je n'ai pas bougé. Lauren s'est rapprochée de Cole, elle a posé une main sur son épaule et j'ai vu ses doigts qui serraient. Ses jointures blanches. J'ai fait un effort pour aspirer une bouffée d'air.

« Lauren m'a parlé de cet endroit où vous l'avez emmenée, cet après-midi, a dit Cole. Le Pas du Paradis. »

Ça leur paraissait être l'endroit idéal. Elle lui avait raconté l'histoire des maquisards et lui aussi la trouvait très belle. Mais il n'était pas aussi brave qu'eux. Il a dit que je n'aurais qu'à le conduire là-bas à son tour, et faire pour lui ce geste qu'il était incapable de faire seul. « Un coup de pouce. » Il a dit que ce serait un accident. Aux yeux de tous. Un malheureux accident. Au pire, on penserait

qu'il s'agit d'une troisième tentative de sa part. Réussie, cette fois. Personne ne saurait et je ne serais jamais inquiété. Je n'avais aucun souci à me faire de ce côté-là. Il a dit que pour lui, et pour Lauren surtout, ce serait un geste dont ils me seraient éternellement reconnaissants.

Éternellement reconnaissants...

C'est à ce moment-là que j'aurais dû dire non. Je sais. Un non ferme et définitif. J'aurais dû leur dire qu'ils étaient aussi fous l'un que l'autre et que je ne ferais jamais ça. J'aurais dû me lever et quitter la pièce. J'aurais dû leur dire de foutre le camp dès le lendemain à la première heure. Mais je n'ai rien dit. Je n'ai pas bougé. La vérité c'est que je n'étais pas sûr. Je pensais à Lauren. Lauren, Lauren, Lauren. Je ne voulais pas qu'elle s'en aille. Je voulais qu'elle m'aime. Je voulais qu'elle soit libre de m'aimer !

Ils ont dû croire que je réfléchissais. Au bout d'un moment Cole a levé la tête vers elle et il a dit : « Ma chérie, s'il te plaît... »

Lauren s'est détachée de lui. Elle est montée dans la chambre. Pendant son absence, Cole m'a dit qu'il avait pris toutes les dispositions nécessaires pour elle. Pour son avenir. Elle ne manquerait de rien. Il a dit qu'il n'avait qu'elle au monde et que c'était la seule personne qui comptait pour lui. Il a dit : « Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour elle. »

Lauren est redescendue. J'ai pensé qu'elle avait

dû se passer de l'eau sur la figure. Le bas de ses joues luisait et il y avait des cheveux encore humides le long de ses tempes. Elle tenait la valise en cuir à la main. Elle l'a donnée à Cole et elle s'est replacée derrière le fauteuil. Cole a posé la valise sur ses genoux. Je savais déjà ce qu'elle contenait.

« Ne vous méprenez pas, a dit Cole. Ce que nous vous demandons n'a pas de prix. Il n'est pas question d'acheter votre... votre dévouement. Simplement, c'est le seul moyen que nous avons pour vous prouver toute notre gratitude. Et ce n'est rien, vraiment rien, en comparaison de ce que vous-même pouvez nous apporter. Alors, si vous voulez bien accepter, Jacques, ceci est pour vous. »

Il a ouvert la valise, face à moi. C'était exactement comme dans les films. Un film avec Paul Newman. Tous ces billets alignés, serrés, la valise en était pleine. Je n'avais aucune idée de combien ça représentait. Je n'ai pas ressenti la même peur que la première fois. J'ai eu comme une sorte de lassitude. J'ai su tout de suite que je n'accepterais pas cet argent. Quoi que je fasse, je n'en voudrais pas. Lauren me regardait et elle a dit ces mots qui m'ont paru étranges : « N'écoutez que votre cœur, Jacques. »

C'étaient les premières paroles qu'elle prononçait depuis un long moment.

Je crois que je ne l'ai jamais trouvée aussi belle

que ce soir-là. Aussi lointaine. Inaccessible. Comme une étoile dans le ciel ou quelque chose comme ça.

Je me suis levé. Ils continuaient à me fixer et à cet instant j'ai senti véritablement tout le poids de leur regard. Tout ce qu'ils attendaient. Tout ce qu'ils espéraient. J'ai ouvert la bouche mais rien n'est sorti. Je ne savais pas quoi dire.

Cole a refermé doucement la valise. « Réfléchissez, il a dit. Je conçois que c'est une décision difficile à prendre. Mais il paraît que la nuit porte conseil. Réfléchissez, Jacques. »

J'ai regardé encore une fois Lauren. J'ai pensé que ç'aurait peut-être été mieux si je ne l'avais jamais connue. Ç'aurait été plus facile, en tout cas. Puis je suis parti dans ma chambre, tout bêtement. Pour être seul.

Mon père sculptait des espèces de petites figurines en bois. Comme ça, avec des bouts de bois qu'il trouvait n'importe où. Il sortait son canif et il se mettait à tailler dedans. C'était une sorte de manie. On aurait dit qu'il ne faisait même pas attention à ce qu'il faisait. Il pouvait être en train de parler et continuer à tailler en même temps, sans regarder. Il sculptait des animaux. Des chiens. Beaucoup de chiens. Et aussi des personnages de cirque. Des clowns, des jongleurs, des acrobates. Une otarie en équilibre sur un ballon. Je ne sais pas pourquoi mais il adorait le cirque. Chaque fois

qu'il y en avait un qui passait dans le coin, il m'emmenait le voir. On y allait rien que nous deux, ma mère restait à la maison, ça ne l'intéressait pas tellement. C'était le seul endroit où il m'emmenait. Ça a duré assez tard, jusqu'à ce que j'aie quatorze ou quinze ans. Après, ça a commencé à ne plus trop m'intéresser, moi non plus. Et puis un jour il a voulu m'emmener, comme d'habitude, et j'ai dit non. J'ai dit que je n'en avais pas envie. Il a été surpris. Et déçu. Il ne s'y attendait pas. Il devait penser que ça durerait tout le temps, toute notre vie. Il n'a rien dit. Il n'y est pas allé. Je ne crois pas qu'il y soit jamais retourné après ça. Pas tout seul. Maintenant je me dis que j'aurais pu continuer à l'accompagner, au moins pour lui faire plaisir. Ça ne m'aurait pas coûté grand-chose.

Tous ces petits personnages en bois, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Il a dû en faire des dizaines et des dizaines. Quand il ne les trouvait pas assez réussis, il les balançait dans la cheminée. Ça n'avait pas l'air de lui faire de peine. Les autres il les gardait, on les voyait traîner un peu partout dans la maison. Y en a pas mal qu'il m'a offerts. Les chiens, surtout. Il savait que c'étaient mes préférés. Mais même ceux-là, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Ils ont disparu. Il ne m'en reste plus un seul.

Je me souviens d'un drôle de gros bonhomme avec une gueule de renard, grande ouverte. Je lui avais demandé ce que c'était. « C'est un homme

avec une tête de renard en train de chanter », avait dit mon père.

Je n'arrête pas de me répéter que je vais partir. Me tirer d'ici. Mais pour aller où ?

Je ne saurai jamais si tu l'as fait exprès. Si tu savais d'avance ce qui allait se passer. Si c'était simplement une manière de me convaincre. Un genre de sacrifice de ta part, pour que j'accepte. J'espère que non. J'espère que tu ne m'en veux pas de penser ça.

C'était toujours le même soir. Plus tard, dans la nuit. Beaucoup plus tard. Je ne dormais pas. J'ai entendu frapper à la porte de ma chambre. Deux petits coups, tellement légers que je me suis demandé si je n'avais pas rêvé. J'ai hésité, et puis je suis allé ouvrir et c'était toi.

Tu portais un grand T-shirt qui te descendait jusqu'aux genoux. Tu étais pieds nus. Tu avais l'air un peu gêné, un peu désolé. On s'est regardés quelques secondes sans parler, puis tu as commencé à murmurer : « Jacques... »

C'est la seule chose que tu as eu le temps de dire. Brusquement, j'ai senti que tout remontait. D'un seul coup. Tout ce qui était au fond de moi. La colère, l'envie, le désir. Je ne pouvais plus le garder. Je t'ai attrapée par le bras et j'ai tiré de toutes mes forces et j'ai repoussé la porte. Je t'ai serrée contre moi, très fort. J'aurais pu t'écraser. J'ai senti ton odeur. L'odeur de ta peau, l'odeur de tes cheveux. Ça m'a rendu encore plus fou. Je

voulais te manger. Vraiment. Je voulais te lécher et te mordre et t'avalier. Tout ton corps. Je voulais que tu sois à moi. J'ai senti que tu avais peur. Au début tu as eu peur, de cette colère, de cette violence. Mais je ne te voulais pas de mal. Tu sais ça. Tu ne t'es pas débattue, tu n'as pas crié. Tu m'as laissé faire.

Mon Dieu... Je n'ai jamais voulu ça. Pas de cette façon. Pas comme ça.

Ça n'a duré qu'une minute ou deux, même pas. Deux minutes de notre vie. Après, je n'osais plus bouger. La colère avait disparu, il ne restait que la honte. Le dégoût de moi. Mon cœur, mon propre cœur qui cogne à l'intérieur de mon crâne. J'ai gardé les yeux fermés pour ne pas voir ton visage. J'aurais voulu revenir en arrière, ces deux petites minutes les effacer et recommencer, autrement. Comme toutes ces fois où je l'avais imaginé. Dans ma tête c'était beau. C'était bon. J'aurais aimé te montrer ça.

J'ai tellement honte, Lauren. On ne peut rien reprendre. C'est pas juste.

Au bout d'un moment j'ai senti ta main qui me caressait les cheveux, la nuque. Je t'ai entendue murmurer : « Ça va... Ça va... » Comme pour me rassurer, ou me consoler. C'est tout ce que tu as dit. Tu t'es dégagée doucement et puis tu es repartie. J'ai pensé que je ne me relèverais plus. J'ai pensé qu'en restant là comme ça sans bouger je finirais bien par crever sur place.

Mais tout ce que j'ai réussi à faire, c'est m'endormir. Longtemps après. J'ai dormi. J'ai dormi, Lauren.

Le jour qui se lève et encore un jour et encore une nuit et encore un jour et encore une nuit et je me dis : combien de temps ça va durer ? Jusqu'à quand ça va continuer comme ça ? Je vais m'habiller, je vais essayer de manger un peu, je vais nourrir les chiens, je vais nettoyer l'enclos, je vais peut-être aller courir avec eux sur le plateau, et après ? Qu'est-ce qu'on peut faire ? Il n'y a pas de solutions.

Si. Il y en a une. Je le sais. J'y pense. Mais je n'ai pas le courage, moi non plus. Pas pour l'instant. Tu vois comme c'est bizarre, les choses. Et je n'ai personne à qui demander de l'aide. Si tu étais là, est-ce que tu le ferais ?

Si tu étais là, je ne te le demanderais pas.

Le matin du 13 janvier, vous n'êtes pas allés au village. Quand je suis descendu, vous étiez assis sur le petit banc dans la cour, au soleil. Je vous ai observés par la fenêtre. J'ai pensé que vous étiez beaux, tous les deux. Que vous alliez bien ensemble.

Je me suis préparé. J'ai attendu que vous soyez rentrés et puis j'ai dit à Cole : « Très bien. Allons-y. » Sur le coup, vous avez fait une drôle de tête. Vous vous êtes regardés. Tu as mis la main devant

ta bouche. « Je vais sortir les chiens, j'ai dit. Je vous attends dehors. »

Je ne voulais pas assister à vos adieux. J'ai embarqué les chiens et le matériel dans la remorque et j'ai attendu. Cole est sorti de la maison au bout d'un quart d'heure. Il était seul. On est montés dans la voiture. En partant, j'ai jeté un œil dans le rétroviseur : il m'a semblé voir le rideau bouger à la fenêtre de ta chambre, mais je n'en suis pas sûr.

On a roulé en silence. La seule chose que Cole m'ait dite dans la voiture, c'est : « Merci, Jacques. »

On est arrivés sur le plateau et j'ai attelé les chiens. Un seul traîneau. Cole s'est assis devant et on est partis. Dans le bois des Fayolles j'ai vu le chevreuil que tu avais vu la première fois. Je suis certain que c'était le même. On s'est arrêtés au bout de la piste. « Par là », j'ai dit. Cole m'a suivi.

Il y avait toujours le soleil et le ciel parfaitement bleu. Cole a regardé le paysage un moment. « C'est vrai, il a dit. C'est magnifique. » Le faucon a crié. Il l'a cherché des yeux. « C'est un faucon pèlerin », j'ai dit. Il a secoué doucement la tête. Je ne savais pas exactement comment m'y prendre. Je ne savais pas si je devais attendre un quelconque signal. Au bout d'un moment il m'a simplement tendu la main, comme le jour où il était arrivé. Il a dit : « C'est mieux ainsi. » Il m'a remercié encore une fois. Puis il a respiré un grand coup et il s'est approché tout près du bord. Il a dit : « Je préfère vous tourner le dos, si ça ne vous gêne pas. » Ç'a

été ses dernières paroles. Je n'ai pas répondu.

Et puis voilà. Moi aussi j'ai respiré un grand coup. Je me suis approché de lui. À cet instant, cela m'a paru très simple. J'ai pensé qu'il avait raison, que c'était mieux. J'ai à peine eu besoin de le toucher. Il a disparu dans le vide, très vite. Comme s'il n'avait jamais été là. Il n'a pas crié. Je n'ai entendu aucun bruit.

Je suis reparti tout de suite. Je suis rentré seul, avec les chiens. Je ne pensais à rien. À rien du tout.

Quand je suis revenu, tu étais dans le chenil avec Lorka et Sky. Tu les serrais contre toi. Je suis entré directement dans la maison pour téléphoner. Puis je suis ressorti. Je ne sais pas pourquoi mais il fallait que je te le dise, que je t'annonce la nouvelle comme si tu ne la connaissais pas, comme si tu n'étais pas au courant. Sûrement pour en finir une fois pour toutes. Pour que ça me rentre dans ma tête à moi. Tu avais les yeux rouges et gonflés. Tes beaux yeux noirs. Tu m'as regardé et les chiens aussi me regardaient, tous les trois comme si vous attendiez quelque chose. « Lauren, j'ai dit. Il est... il est mort, ça y est. Votre mari est mort. »

C'était ce que je croyais. Ce que tout le monde croyait. Je n'ai pas su mieux voir que les autres.

Pendant un court instant tu as paru réellement étonnée. Puis une larme a coulé sur ta joue. Une seule larme. Tu as eu ton petit sourire triste. Tu as fait un effort pour parler. Tu as dit : « Non, Jacques. Pas mon mari... Mon père. »

Et puis tes lèvres se sont mises à trembler et tu as enfoui ta figure dans la fourrure de Sky.

Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Il ne neigera plus pour cette année. Le printemps va venir, puis l'été. Puis un autre hiver.

Je me souviens très clairement du moment où tu es partie. Il faisait nuit. Je ne suis pas sorti de la maison. Je t'ai regardée à travers les carreaux. Tu es allée jusqu'à ta voiture, au bout de la cour, et je t'ai trouvée bien seule. Tu t'es retournée et je ne me suis pas caché. Il suffisait peut-être que j'ouvre la porte et que j'aille vers toi et que je te demande de rester. « S'il te plaît. Reste. » Simplemment ça. Mais je n'ai pas bougé. Je t'ai laissée partir. J'ai suivi les feux de ta voiture jusqu'à ce qu'ils disparaissent tout au bout du chemin. Et même longtemps après.

Je sais que tu ne reviendras pas. On dira que c'est mieux, c'est sûrement mieux ainsi.

Plus tard je suis allé m'asseoir sur le fauteuil, près de la cheminée. À la place où Cole s'asseyait. Ton père. Je ne l'ai jamais appelé « Tony ». J'ai vu que tu avais laissé la valise dans le coin, par terre. La petite valise en cuir.

Non, Lauren, j'ai pensé. Ce n'est pas ça, une belle histoire. Ce n'est pas ça.

Demain. Demain je sortirai les chiens et on ira courir sur le plateau. Courir, courir, courir. S'il

s'arrête de pleuvoir. Peut-être que je retournerai là-haut. Au Paradis. Peut-être que je ramasserai des bouts de bois, moi aussi. Je pourrais essayer de sculpter ton visage. Pourquoi pas ? Si je n'y arrive pas du premier coup, qu'est-ce que ça peut faire ? J'ai tout le temps pour moi, maintenant. Je le sais. Tout le temps. Si je rate, je recommencerai.